

Puretés interdites

Pierre Manseau

Numéro 56, printemps 1993

L'offrande des vivants

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/15032ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Manseau, P. (1993). Puretés interdites. *Moebius*, (56), 121–129.

PURETÉS INTERDITES

Pierre Manseau

Le soleil se couchait. L'air était froid; l'horizon ne se couvrit que de nuages bleus, presque noirs. Linette passa la grosse barrière avec le troupeau qu'elle ramenait des champs. La sainte paix du soir bénissait les terres, et les crécelles au cou des vaches pesantes sonnaient l'infini. Un oiseau cria.

Il n'y avait que des champs à perte de vue. Des champs qui n'avaient plus rien à donner sous le ciel gelé. L'hiver s'en venait, et bien peu d'oiseaux criaient encore dans la plaine. Les bêtes n'iraient plus meugler au bout de la terre, et la grande fille ne les ramènerait plus à l'étable en chantonnant des phrases à elle.

La corneille lança son cri solitaire. Elle planait bas dans le ciel, scrutait les mottes et les sillons à la recherche d'un peu de nourriture. Elle piqua vers Linette, et de ses serres tenta d'arracher le fichu rouge à pois qu'elle portait sur la tête. L'autre se retourna pour chicaner l'oiseau de malheur. Il avait disparu. Elle continua sans hâte sa route. Ses longs cheveux se balançaient comme la queue des vaches.

Elle entra dans l'étable. Une vieille ampoule pendait près de la porte, jetait sa lumière crue sur la simplicité des lieux. La grande fille reconnut avec bien-être la chaude odeur du foin et de la bouse. Les bêtes retrouvèrent nonchalamment leurs stalles, en ruminant comme des vieux sur le perron. Linette leur caressa les flancs.

«Linette!»

Du fond de l'étable, quelqu'un l'appelait. Elle crut que c'était Tit-Guy, son jeune frère, qui s'était échappé de sa chambre. Elle avança dans l'ombre et vit Rosaire. Elle s'approcha tranquillement de lui, saisit un brin de paille au passage et le mit entre ses lèvres. Rosaire fouillait dans la poche de son pantalon.

«Qu'est-ce que tu fais là, Rosaire, as-tu des poux de grange?»

Il sortit de sa poche un objet qui ressemblait à un énorme gland.

«Je suis venu t'apporter un cadeau, Linette. Une belle cocotte de pin. Je l'ai saucée dans le vernis. Elle brille.»

Les yeux du jeune homme aussi brillaient dans le fond de l'étable. Il tenait le bijou entre ses mains, le caressait. Il le tendit à Linette comme une offrande eucharistique.

«Linette!»

Sur le pas de la porte, le père de Linette l'appelait. Son souffle poussait de la buée sous l'ampoule. Les vaches meuglèrent.

«Amène les sicaux, Linette, faut trayer.»

La grande fille regarda son père. Elle laissa tomber le brin de paille sur la terre battue, dans les traces de sabots. Elle regarda Rosaire. Il portait deux chemises de laine épaisse, l'une par-dessus l'autre. Sous la broussaille de ses cheveux, il avait des yeux de veau. Elle regarda la pomme de pin.

«Je vas la cacher dans ma robe.»

Ses mains pâles disparurent un instant dans sa jupe à grands plis. Elle retourna vers les stalles et prit les deux gros seaux de métal gris. Ils ballottaient au bout de ses bras et les anses grinçaient lentement contre les rebords. Elle les déposa aux pieds de son père. Il s'était installé à quatre pattes sous le ventre d'une vache.

«Qu'est-ce qu'y fait là, caché dans les bottes de foin, Rosaire du Rang-des-Ruts? Y va poigner des poux dans la couenne de bœu, pis des fourmis dans les jarrets.»

La grande fille rougit. Elle poussa un seau sous le pis. Son père avait des gros pouces.

«Il est venu m'apporter une cocotte. Regarde!»

Elle sortit le bijou de sa jupe. Il brillait encore mieux dans le rond de la lumière. Son père ne le regarda pas.

«Tu y diras de ne pas s'enfarger dans le sarcloir.»

Ses mains rugueuses empoignèrent les pis roses, les pompèrent, leur firent pisser le lait chaud par grosses traîtes. Les jets éclaboussaient bruyamment le seau. Linette flatta la vache dans le cou. Elle regarda l'ampoule qui se berçait aux courants d'air. Elle rêvait...

Lorsque Rosaire était petit, il était plus frêle que Linette. Il n'avait ni les épaules carrées, ni les larges bottes qu'il arborait maintenant. Il était venu la première fois debout à l'arrière du tracteur de son père pour aider à mater le bœuf. Les hommes avaient commencé par jaser, Rosaire par se sauver du chat. Tout à coup, alors que les deux pères s'apprêtaient à prendre le taureau par les cornes, il s'était arrêté les deux pieds dans un trou d'eau. Il portait une grande camisole grise, et avait des genoux comme des cailloux. Il s'était rendu compte que Linette le regardait, assise sur le bord de la charrette. Elle n'était vêtue que d'une guenille en coton fleuri. Il y avait des mouches grasses qui tournaient autour du bœuf qui hurlait rouge. Le père de Rosaire avait agité son beau mouchoir; celui de Linette avait flanqué un coup de gaule dans la croupe. Les deux enfants s'étaient enfuis...

Le jeune homme éternua. Le père de Linette se redressa.

«C'est pas le temps de la fièvre des foins, Rosaire.»

La grande fille rit. Elle courut vers son ami. La pomme de pin tomba de sa jupe, et elle faillit mettre le pied dessus. Elle se reprit, ramassa le bijou et alla sortir Rosaire de sa cachette en tirant sur ses chemises, en le poussant dans le dos. Ils revinrent ensemble, elle qui le tirait, ses cheveux gambadant, lui qui ne savait où se mettre, embarrassé par le bruit de ses bottes lourdes.

«C'est pas la fièvre, monsieur Landry, c'est rien qu'un brin de paille qui m'a chatouillé le nez.»

«Y me semble qu'avant de vernir la cocotte à ma fille, tu pourrais t'annoncer, Rosaire Verreau.»

«C'est parce que je voulais lui faire une grosse surprise. Elle a trempé toute la nuit dans le vernis. Je l'ai faite sécher en soufflant dessus.»

«T'aides pas ton oncle à trayer?»

«On a ramené le troupeau plus de bonne heure, vu qu'ils ont dit qu'y aurait de la neige.»

«On en a encore pour une trentaine de minutes avant que ça tombe. Le cuisse m'a raidi rien qu'à trois heures. Comment va ton père?»

«La mère est allée le voir à l'hospice v'là deux semaines. Y gueule encore après le taureau.»

«C'est le meilleur bœu que j'ai jamais eu. Va porter le sieau dans la cuisine d'été, Linette.»

Elle prit le seau rempli de lait. Le poids lui voûtait l'épaule, courbait sa tête. Ses longs cheveux encombraient son visage. Le sol était martelé de sabots. Elle passa la porte, fut saisie par le froid qui était venu comme une claque. Elle releva la tête et secoua ses cheveux, le cou tendu par sa charge, pour voir les étoiles. Il n'y en avait pas une seule. On aurait dit que tout le ciel était recouvert de glace. Elle fut secouée d'un frisson, sentit la pomme de pin serrée dans sa main. Elle déposa le seau sur le chemin de terre. Il faisait noir comme dans la gueule des loups; la pomme de pin brillait. Elle venait sûrement du gros pin dans le mauvais tournant du Rang-des-Ruts, là où ils avaient niché une madone en bleu pour que le père de Rosaire oublie le taureau. Linette, un beau jour de juillet, s'en était allée porter nu-pieds un bouquet de marguerites entre deux racines ressorties de l'arbre. Lorsqu'elle eut fini de faire son signe de croix, Rosaire était apparu, essoufflé, de derrière le tronc.

«J'ai couru en cachette. Mon père t'a vue passer avec les fleurs. Y a dit que le diable vous maudisse, gang de Landry. Mais pas toi, hein, Linette? T'étais juste assise sur le bord de la charrette.»

«Pis toi deboutte les deux pieds dans le trou d'eau!»

Elle avait ri. Elle avait ramassé les marguerites et les avait envoyées s'effeuiller sur le visage de Rosaire. Elle s'était sauvée pieds nus sur le rang. Sa blousette mince sortait de sa jupe...

Linette glissa la pomme de pin dans l'échancrure de sa blouse. Elle reprit le seau. L'anse grinça et le seau ballotta; des gouttes de lait chaud revolèrent sur sa jupe, sur le pan

de chemin que ses bottines raclaient. Elle chantonait des phrases à elle. Comme elle arrivait près de la cuisine d'été, le vieux matou vint frotter son poil contre ses grands bas.

«Va-t'en, Minou, tu vas me faire toute renverser!»

Le chat lui joua entre les jambes. Il tournait autour du seau. Il s'en léchait les babines, il miaulait.

«C'est ça que tu veux, hein, tout un sieau de lait? Je vas dire à Tit-Guy qu'y te noye dedans!»

Le chat noir déguerpit, se confondit avec la nuit. Linette grimpa les deux marches en bois de la cuisine d'été. Elle poussa la porte. L'odeur de la compote de citrouille envahissait la pièce. Les pots fumaient encore, alignés sur le comptoir à lait.

«Linette?»

La mère de Linette l'appelait de la cuisine, de derrière la porte fenêtrée.

«Oui, maman?»

«Viens donc me prendre la citrouille des mains, pis va la porter sur la galerie d'en avant.»

«Je peux pas; j'ai le sieau plein.»

«Mets-le sur le comptoir.»

«Les pots prennent toute la place.»

Madame Landry émit un vaste soupir d'exaspération. Elle se tenait derrière les carreaux, le chignon défait, les seins lourds.

«Pose le sieau à terre, viens m'ouvrir la porte, pis tasse des pots sur la tablette de la fenêtre.»

Linette abandonna son fardeau sur le prélat usé et s'en fut ouvrir la porte. Dans les mains de sa mère, une énorme citrouille montrait sa face de sorcière.

«La chandelle est plantée ben drette au milieu, les allumettes sont dans le fond.»

La grande fille rangea ses pots de compote sur la tablette. Elle jeta un coup d'œil par la fenêtre de la cuisine d'été. Elle s'y mira un instant. Elle était maigre. Sa peau était blanche, ses cheveux très noirs, endiablés. Elle essaya quelques grimaces avec ses lèvres charnues, les lèvres de son père. Sa mère parlait.

«J'ai pris notre plus grosse, pis notre plus mûre. Après le souper, t'iras préparer Tit-Guy pour l'Halloween. Depuis

à matin qu'y est assez excité à l'idée, y s'est beurré toute le corps de cirage à chaussures.»

Linette souleva le seau à deux mains et le déposa sur le comptoir. Sous celui-ci, elle trouva un bol qu'elle sauça dans le lait. Elle retourna dehors. Elle fit des bises à la nuit pour appeler le matou.

«Minou, Minou, Minou!»

«Ferme la porte, Linette, on sent le courant d'air! Pis mets ton gilet de laine; c'est l'hiver!»

La grande fille laissa le bol sur la plus haute marche. Le chat accourut et se mit à laper le lait en ronronnant. Elle referma la porte et s'en fut déprendre le cardigan du crochet double. Le torchon à seaux apparut de dessous, un torchon fané, pendu. Elle enfila le vêtement et repoussa quelques mèches de cheveux sous son fichu rouge. Le cardigan, serré, ceignait ses formes naissantes et fermes. Dans le reflet de la fenêtre, la citrouille la regardait de travers, avec des yeux noirs comme la nuit dehors.

«T'es ben lambine, Linette! Pis tu te boutannes en jalouse! Mais qu'est-ce que t'as là, à la hanche? Une bosse qu'y te pousse? Un moignon qu'y te sort?»

«C'est la cocotte à Rosaire Verreau. Veux-tu la voir?»

Elle fouilla dans sa veste, dans sa blouse, roula contre son ventre avant de l'agripper, de la sortir, de la montrer à sa mère, la pomme de pin qui dégageait comme une lueur dans la petite cuisine.

«Tête de linotte! C'est la trogne de Lucifer que tu me mets devant les yeux, c'est le père à Rosaire qui nous maudit, qui nous envoie les damnations de l'enfer! Déjà qu'y a Tit-Guy qui est pas comme tout le monde; jette-la, brûle-la dans la citrouille, dans les flammes des revenants!»

La femme planta la citrouille dans les bras de sa fille, la face de sorcière contre sa jeune poitrine. Linette y plongea la pomme de pin, sur les allumettes. Elle ouvrit la porte, regarda la nuit, descendit les marches, racla la terre du chemin avec ses semelles. Elle emprunta le terrain de côté, entre le mur de la maison et la rangée des grands chênes, comme lorsqu'elle va cueillir des glands et qu'elle a peur que les chauves-souris ne s'accrochent à ses cheveux fous.

Elle s'arrêta, elle regarda le ciel entre les griffes des branches. Il était tout blanchi.

«Nette!»

Dans l'éclairage jaune de la fenêtre du haut, Tit-Guy appelait sa sœur. Sa figure et ses mains étaient noires de cirage, et il avait étampé ses paumes, des petites pattes de lutin, partout sur les vitres. Son cri était comme un râle amouraché.

«Nette!»

La grande fille posa la citrouille sur sa tête, la tenant à deux mains. Elle exécuta des pas de danse, elle tourna dans les feuilles mortes.

«Tit-Guy saute! Tit-Guy rit! Tit-Guy rit! Tantôt, je vas rentrer, pis je vas te déguiser en épouvantail à corneilles!»

La tête de la sorcière dansait; les cheveux de Linette revolaient autour. Sur le rang, une voiture arrivait de nulle part. Elle braqua ses phares un instant sur la danseuse. La frayeur déforma son visage. Le conducteur s'enfonça dans la nuit.

«Je jurerais que c'est le diable en personne qui vient de passer!»

Elle se signa de travers. Elle arracha la citrouille de ses cheveux. Elle courut en s'enfargeant jusqu'au perron d'en avant. Ses mains tremblaient. Elle prit les allumettes, la boîte d'allumettes, l'ouvrit à l'envers. Les éclisses tombèrent sur les planches du perron. Elle en ramassa, elle en échappa. Elle en frotta une. La flammette sautilla, vacilla, mourut. Elle frotta une seconde allumette, elle s'y brûla le doigt. Elle recommença, elle alluma vite la chandelle à l'intérieur de la citrouille. Les yeux de la sorcière scintillèrent dans la nuit.

«Linette!»

Rosaire sortit de sous le perron. Il secoua les feuilles mortes de sa crinière; sa poitrine battait la chamade.

«Qu'est-ce que t'as, Rosaire, t'as vu des revenants?»

«Linette! On pourra pus se voir, Linette! Y a ton père qui va lâcher le taureau lousse si je remets les pieds sur vos terres!»

Linette regarda Rosaire. La flamme de la chandelle balayait son visage d'homme comme les arbres dans la tourmente.

«Viens, Rosaire, viens te chauffer les mains sur la citrouille.»

Ensemble, ils tendirent les paumes au-dessus de la flamme, les yeux dans les yeux.

«Regarde au fond, Rosaire. Ma mère veut que je brûle ta cocotte. Je vas la garder, je vas la cacher, je vas m'en faire un pendentif comme un scapulaire. À la messe, le dimanche, on pourra se voir.»

«Tu vas grimper dans le jubé, tu vas te mettre à genoux près de l'orgue?»

«Pas cette année, Rosaire, mais peut-être...»

Tandis qu'elle parlait, elle faufila sa main blanche entre la bougie et la chair de la citrouille. Elle prit la pomme de pin. Elle la glissa sous son cardigan, dans l'échancrure de sa blouse.

«Dans l'église, tu verras la petite corde autour de mon cou. Tu sauras que je la tiens au chaud, contre mon cœur.»

Rosaire la regarda, bouche bée, comme ensorcelé. Linette! La même Linette que sur le bord de la charrette! Mais plus belle, avec des cheveux qui lui jouent dans la figure, avec des yeux qui ont pris du mystère au bout des terres. Une femme!

«Je vas prier le bon Dieu tous les dimanches, Linette, je vas hurler dans ma gorge pour qu'y te garde aussi belle, pour qu'un jour y nous réunisse.»

Les yeux pointus de la sorcière pétillaient. Sa bouche en dents crochues riait mal.

«Donne-moi un bec, Linette!»

Un affreux miaulement traversa la nuit. Le chat noir sauta sur le perron. Il regarda la citrouille, fasciné par la flamme. Il fit le gros dos, il cracha du poivre. Rosaire prit Linette, plein de fougue. Il la serra dans ses bras. Il appliqua ses lèvres sur les siennes. Il goûta sa bouche. Il l'embrassa. Elle se défendit, se déprit. Elle rit. Elle courut entre le mur et les grands chênes. Sa jupe volait au vent.

«Linette!»

Son père se tenait entre les arbres. Il gardait les mains dans ses poches. Sa pipe était trop bourrée, la fournée crépitait, la fumée roulait.

« Va chercher l'autre sieau, Linette. Faut qu'on écrème. »

Elle avait perdu son fichu rouge. Peut-être était-ce Rosaire qui le serrait encore entre ses poings. Elle regarda son père. Elle voulait lui dire que Rosaire a des lèvres de feu.

Monsieur Landry regardait là-haut, à travers la fumée, à travers la fenêtre marquée de pattes noires, les yeux révulsés de Tit-Guy. Il se rappelait un jour de juillet. Le bœuf avait encorné le père de Rosaire la veille. Linette gambadait pieds nus. Elle chantonnait : les Verreau nous ont maudits, les Verreau, les taureaux, les Landry, les maudits. Sa femme était dans le potager à sarcler la mauvaise herbe entre les navets, pliée en deux, la croupe au soleil. Il sentit la fourche de son pantalon devenir aussi large qu'un jarret de porc. Il dit à sa fille d'aller trouver les vaches, ou d'aller au diable. Il retroussa la grosse jupe de sa femme, il la poussa dans les navets, sur le sarcloir...

Là-haut, Tit-Guy regardait son père. Il essayait d'enlever les traces de pattes sales, n'arrivait qu'à barbouiller des cœurs massacrés dans la vitre. Linette s'enfuit en chantonnant des phrases à elle.

Elle pénétra dans l'étable. Le cœur lui débattait. Elle se laissa choir dans la paille. Elle regarda la neige qui tombait dehors, les flocons qui scintillaient dans la porte. Elle n'irait pas mener les vaches au bout de la terre demain, dans la paix du matin. Elle prit la pomme de pin dans sa main. Le baiser de Rosaire courait partout sur son corps. Elle brûlait.